VOL. XLVII SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 14 AOUT 1918 No. 39

ABONNEMENTS

Canada .... $1.00 par année
Etats-Unis .... 1.50 " "
Europe .... 2.50 " "

Tarif des Annonces

1ère insertion, par ligne .... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
ANT. GAUVIN
IMPRIMEUR

Toutes communications concernant [le journ]al ou l'imprimerie devront être ...

Le Manitoba
... PROVENCHER
SAINT-... - MANITOBA
Té... Main 3377

SURSIS

Un sursis est donné jusqu'au 24 août, à tous les conscrits qui actuellement sont classés parmi les insoumis.

Nous voulons espérer que la grande majorité de ceux qui se sont évadés, profiteront de ce délai pour venir se mettre en règle et reconquérir leurs droits de citoyens.

Une fausse-honte ou un entêtement malheureux seraient dans les circonstances plus regrettables que le premier refus de se soumettre loyalement à la loi du pays.

Nous n'entreprendrons pas ici de discuter de nouveau les raisons ou l'opportunité de la loi de conscription.

Nous ne toucherons pas à la thèse de l'obligation ou de la non-obligation où nous sommes, au Canada, de prendre part à la guerre actuelle.

Nous n'invoquerons même pas les hautes raisons morales qui aujourd'hui font mouvoir les nations alliées, sous la conduite de leurs chefs, pour arriver à une solution définitive et indiscutable des grands principes en jeu dans le combat terrible qui après quatre années de guerre se continue encore avec une férocité sans nom.

Nous ne ferons pas non plus un appel à ce sentiment si noble de la solidarité humaine, qui, impérieusement pousse chacun de nous a compatir et à porter secours au prochain, surtout quand dans les veines de ce prochain coule le même sang que celui qui porte la vie à nos propres coeurs.

Nous sommes arrivés au point ou pour traiter de cette grande question de la guerre, comme elle le mérite, des articles de journaux ne suffisent plus.

Il faut maintenant des volumes pour faire justice à la cause qui est devenue d'une ampleur extraordinaire, et dont l'esprit humain est incapable de prévoir les conséquences.

Loin de nous l'idée de faire des reproches à qui que ce soit.

Nous voudrions au contraire pouvoir donner de l'encourgement à tous.

Celui qui a fait fausse route, n'est jamais perdu s'il a le courage, au bon moment, de rebrousser chemin.

Personne ne devrait hésiter à le faire, par respect humain ou par crainte d'avoir à reconnaître sa faute ou sa faiblesse.

Pour notre part, nous aimerions à voir l'homme si impeccable, qu'il puisse lancer la pierre à quiconque retournera sur ses pas et viendra se présenter à l'autorité militaire avant le 24 du mois d'août.

Croyez-nous, jeunes amis, ils sont rares ceux qui peuvent se vanter de n'avoir jamais eu à faire machine en arrière.

N'hésitez donc pas.

Depuis votre départ secret, dans votre cachette vous avez sûrement réfléchi; nous osons dire que la plupart d'entre vous, vous regrettez votre démarche faite sous le coup du premier mouvement d'irréflexion.

N'ayez crainte, revenez prendre votre place dans la société.

Vos concitoyens devront vous recevoir les bras ouverts.

Ils devront vous redonner leur confiance et leur estime.

Vous aurez brisé courageusement les liens qui vous retiennent aujourd'hui prisonniers.

Le chemin de la vie s'ouvrira de nouveau droit devant vous.

Vous aurez fait votre devoir.

Nous ne pouvons approuver la décision que vous avez prise dans le temps.

Vous vous êtes mis dans une fausse position.

Mais, encore une fois, revenez vite et bravement; il nous sera facile ensuite de prendre votre défense.

Vous n'êtes pas les plus coupables.

Vous étiez jeunes.

Des plus vieux que vous, vous ont bourrés de doctrines fallacieuses.

Des patriotes de gueule ont outragé votre race, votre sang, vos croyances religieuses—leurs basses insultes ont fait monter à vos coeurs le souffle de la révolte.

Pour l'instant oubliez tout cela.

Toute cette histoire s'écrira, les responsabilités s'établiront, la lumière se fera sur tous les événements qui ont divisé le pays et ameuté les populations les unes contre les autres dans notre beau Canada. Soyez-en convaincus.

Surtout, n'allez pas croire, jeunes Canadiens-français que vous êtes les seuls à vivre actuellement hors la loi.

Vous n'êtes qu'une petite partie dans le grand nombre de ceux qui n'ont pas répondu à l'appel.

Encore une fois revenez-donc et vous aurez le droit de marcher le front haut.

Songez à votre avenir.

Que vaudra pour vous la vie, si pour dix, vingt, trente, quarante ans, vous devez être privés de vos droits de citoyens, si vous êtes forcés de fuir la compagnie de vos semblables et de dépenser vos énergies dans les bois ou le long des lacs éloignés de toute civilisation?

Songez aussi que vos compatriotes auront besoin de vous.

Vous vous devez à vous-même, à vos familles, à votre patrie de revenir prendre votre place dans l'armée qui fera plus tard, dans une autre sphère, la lutte pour la langue que vous avez apprise sur les genoux de vos mères, pour les principes religieux qui ont abrité vos berceaux et qui doivent vous accompagner tout le long de la route que bon gré mal gré vous devez suivre pour arriver à la vie éternelle.

Votre devoir est clairement tracé.

Faites le comme des hommes, comme des Canadiens-français, comme de vrais catholiques.

Il en est encore temps.

Plus tard serait trop tard.

Nous faisons des voeux pour qu'un héroïque sentiment vous anime et vous garde de vous laisser courber par une pensée qui serait la cause d'un regret, trop lourd pour vos jeunes coeurs qui méritent mieux que cela.

NOUVELLE VICTOIRE

Dès que l'avance alliée au nord de la Marne fut arrêtée sur les rives de la Vesle jeudi dernier, Foch, sans s'entêter et risquer des pertes inutiles déclancha, dès vendredi matin, une nouvelle attaque sur un front de quarante-cinq kilomètres, d'Albert à Montidier, en Picardie, à 70 kilomètres plus à l'Ouest de Soisson.

Les Anglais, cette fois-ci, pendant deux jours seulement il est vrai, eurent la plus grosse besogne. Ils attaquèrent sur vingt milles environ et les Français sur cinq. La surprise fut considérable du côté boche puisqu'en quelques heures les Alliés avaient déjà fait sept mille prisonniers et avaient avancé de plusieurs milles en profondeur. L'avance fut même tellement rapide qu'elle n'est explicable que de la façon suivante: il avait fallu, sur la Marne, sauver le Crown Prince, coûte que coûte. C'était une question de dynastie. Or la dynastie passe encore avant le pays en Bochie. La conséquence avait été l'envoi de tous les renforts disponibles—ou même disponibles d'une manière très risquée—au Crown Prince. Foch n'avait pas été sans être renseigné minutieusement pas ses aviateurs : d'où son attaque brusquée et si parfaitement réussie sur le front picard.

Avec des pertes français et anglaises décrites comme "particulièrement faibles" dans le communiqué officiel, dès le second jour on comptait déjà vingt-quatre mille prisonniers boches et plus de deux cent-cinquante canons capturés. L'avance maximum Alliés en profondeur était de treize milles environ.

Les critiques militaires déclaraient déjà que c'était un défi bien clair de Foch à l'ennemi, d'accepter la rencontre définitive maintenant, ou alors de rentrer chez eux.

En fait, les choses marchaient si bien pour les Alliés, que les journaux rapportent ceci: "Monsieur Clémenceau a diné hier au front avec le maréchal (car Foch vient d'être nommé maréchal de France) et il déclare que le généralissime parait vingt ans plus jeune." Nous le croyons sans peine.

Tout ceci était fort beau, mais pas comparable à ce qui se produisit durant la soirée du deuxième jour et durant le troisième jour de notre offensive. L'avance rapide des Franco-Britanniques, parmi lesquels les Canadiens se distinguèrent d'une manière toute particulière, avait crée une poche au sud de Chaulnes-Montidier dans laquelle se trouvait toute la VIIIième armée allemande, commandée par Von Hutier. C'est alors que Foch fit à nouveau un de ses coups de maître. Il lança sur le flanc boche au sud et sur le saillent à l'Ouest de Montidier les deux armées françaises des généraux Humbert et Debeney. On décrit les mouvements de cette dernière armée comme ayant été des éclairs. Ils résultèrent en une capture de plusieurs milliers de Boches en quelques heures, en une prise d'un matériel de guerre gigantesque et en une avance générale, sur tout le nouveau front de vingt milles, de sept kilomètres en profondeur, en cinq heures!

L'effet fut terrible. Durant les journées de dimanche et de lundi les Prussiens durent battre en retraite d'un façon plus que précipitée pour échapper aux étaux de Foch, et éviter d'être pulvérisés.

L'ennemi lance à l'heure actuelle les réserves sans compter afin de permettre l'évacuation de son matériel qui obstrue et même engorge complétement les routes et voies ferrées de l'arrière.

Mais c'est en vain. D'après les dernières nouvelles, il est incapable d'arrêter l'élan et l'avance française. Le nombre des prisonniers, lundi soir atteint 40,000 (soit 80,000 en trois semaines) et celui des canons capturés dépasse 1,000 (soit plus de 2,200 en vingt jours). Un cable de mardi soir annonce que les Alliés ont pris plus de 10,000 mitrailleuses boches en quatre jours! L'armée de Von Hutier, excessivement réduite déjà est cernée de trois côtés : au nord par l'armée anglaise de Rawlinson, à l'Ouest et au Sud par les armées françaises de Debeney et d'Humbert. Le front actif anglais n'est plus d'une quinzaine de milles maintenant, tandis que le front actif français atteignait prs de trente deux milles dimanche soir.

"Le Free Press" de lundi matin disait "la plus grande avance, et de beaucoup, a été faite par les Français, de la région immédiatement au sud-ouest et au sud de Roye à l'Oise". On dit que Nesle et Royes sont repris; par conséquent les Alliés ont dépassé la fameuse ligne de tranchées dans laquelle les Boches demeurèrent plusieurs années, avant de retraiter à la ligne Hindenbourg au début de 1917.

Nous apprenons aussi que sur la Marne les pertes allemandes furent excessivement sanglantes. La quinzième division, par exemple, division boche d'élite avait reçu l'ordre d'arrêter la progression des Français dans la vallée de l'Ardre. Après seulement 24 heures de combat, le commandant de la dixième compagnie disait n'avoir plus que 35 hommes; celui de la 7ième déclarait être le seul survivant. Le 22 juillet, le 82ième régiment devait former trois compagnies avec les restes de ses trois bataillons. Ses pertes avaient donc été de 75% de ses effectifs. Le 29 juillet, l'un des régiments de la 22ième divsion voyait ses 12 compagnies réduites à trois, etc., etc. Et bien, il parait que les pertes boches actuelles sont au moins aussi considérables que sur la Marne. Tout va donc bien, car, comme nous l'avons expliqué maintes fois, gagner du terrain, c'est beau; mais le principal consiste à la guerre, à détruire l'armée ennemie ou au moins à la désorganiser, à la désarticuler au point d'en faire une foule au lieu d'une armée.

Quel sera le résultat final de tout cela?

Le résultat immédiat parait devoir être une retraite générale allemande sur le front ouest, problablement jusqu'à la ligne Hindenbourg où le Boche se cramponnera pour passer l'hiver. Car cette ligne sera d'environ 100 milles plus courte que celle du front actuel, et de plus le Kaiser disposera des 500,000 hommes de sa classe 1920 qui sont actuellement à l'instruction. Ajoutés aux 500,000 de réserves que lui donnera en rapetissage de 100 milles du front actuel, nous pouvons nous attendre à un hivernage boche avec un million d'hommes de réserves... à moins que...

De plus nous voyons dans cette nouvelle offensive Foch la confirmation de ce que nous disions la semaine dernière: Les Alliés ont repris l'initiative, et la gardent.

Enfin, dans sa théorie de l'offensive que nous avons publié ici il y a quelques mois, Foch dit: "pendant la période de préparation pour l'offensive, les troupes nous semblent engagées, non pas dans un seule action, mais dans une série d'actions en apparence indépendantes les unes des autres et qui toutes tendent à conquérir les centres de résistance de l'ennemi..." Nous faisions alors remarquer que la guerre n'était pas encore entrée dans cette phase décisive. Aujourd'hui, nous dirons le contraire : C'est le commencement de la fin. C'est la dernière phase qui commence depuis le dix huit juillet. Combien cela durera-t-il? Nul ne le sait que Dieu. En attendant, prions aux intentions de Foch et pour la réussite de ses entreprises.

FRANC-COMTOIS.

"LE MORAL FRANCAIS"

De l'acceuil amical et chaleureux qui me fut fait au Canada, de l'attachement que j'y ai rencontré pour les vieilles et vivantes traditions françaises, des profondes amitiés que j'y ai conclues, je garde un souvenir si fidèle et si présent, que je n'hésite pas à offrir et à recommander moi-même, à mes amis Canadiens-français, un volume que je viens de publier.

Je n'y apporte aucun amour-propre d'auteur. Je ne me dissimule pas, en effet, les défauts de cet ouvrage. C'est un livre de guerre; il sent un peu, dans le style et la composition, la hâte et la fièvre qui l'ont inspiré et accompagné.

Il me semble, pourtant, qu'il ne déplaira pas aux Canadiens. Il prolongera mon voyage au milieu d'eux, en leur parlant de sujets que j'ai traités maintes fois, dans les causeries qu'ils ont bien voulu entendre. Il touchera leur coeur, en leur montrant une fois de plus les grandeurs et les beautés de cette France qu'ils aiment.

Ce sera un hommage du pèlerin de France au Canada en attendant le livre prochain où je me montrerai pèlerin du Canada en France.

Ce volume est intitulé : le Moral français.

Si je n'avais craint de provoquer une confusion, je l'aurais appelé plutout "la réaction française". Mais le jargon politique a dénaturé et déprécié ce mot de "réaction", qui exprime une des plus hautes et des plus fécondes nécessités de la vie. Car, depuis que le mal est entré dans le monde, le véritable progrès ne s'accomplit, pour les sociétés comme pour les individus, qu'à coups de réactions. Si la France a grandi superbement dans cette guerre, c'est qu'elle a réagi, tout à la fois, contre les ennemis qui l'attaquaient du dehors et contre les germes morbides qu'elle portait en son sein. C'est en réagissant ainsi, sans trêve et sans défaillance, qu'elle a fait resplendir, aux yeux du monde entier, le "moral français".

Le "Moral Français", j'essaie d'en montrer les caractéristiques et les manifestations pendant les trois premières années de la guerre.

Le volume est composé de quelques-unes des lettres que j'ai écrites aux catholiques amis de la France,—des pays neutres ou des nations alliées,—pour leur dépeindre l'âme française aux prises avec l'immense et poignante tragédie.

Ces lettres sont insérées dans l'ordre chronologique qui permet de suivre, au fur et à mesure des événements, les péripéties du drame et l'état d'esprit des acteurs. Mais trois idées maîtresses s'en dégagent avec clarté,—non par l'habilté de l'écrivain, mais par la force même des faits—l'Union Sacrée, le renouveau religieux, la justice de notre cause.

L'Union sacrée se manifeste admirablement, dès les premières pages. Et comment n'eût-elle pas imprégné les correspondances où, saisi, enveloppé, soulevé par l'incomparable élan de la mobilisation, je n'avais qu'à laisser voler ma plume au souffle d'héroïsme et d'amour qui passait sur la France! Mais ce qu'affirment et ce que prouvent les lettres suivantes, c'est que ce grand souffle réconfortant, malgré quelques vents contraires et quelques détentes inévitables, à continué de purifier et de tonifier la patrie. S'il se produisit quelques incidents fâcheux, s'il éclata quelques dissidences et quelques dissonnances regrettables, les symptômes et les attestations d'Union Sacrée se multiplièrent avec une force et une continuité bien pluo impressionnantes. Accord intime et persévérant entre des ennemis de la veille; actes de justice et de sympathie, accomplis en faveur de la religion par ceux qui la persécutaient naguère; oubli et cessation de vielles querelles; fusion cordiale, en face de l'ennemi, des classes et des partis adverses,—toutes ces réalités se présentent et se soulignent au cours des années qui passent!

Et ce qui apparaît, dans une lumière encore plus brillante et plus sereine, c'est le retour et l'ascencion de l'âme française vers le Dieu de son enfance et de sa maturité. Combien de lettres, inspirées, dictées par des incidents, par des témoignages, apportent, à l'appui de cette vérité, des détails topiques, des aveux impressionnants, des preuves irrécusables! L'élan de la première heure jetant des centaines de mille hommes au confessionnal et à la Table Sainte; la conversion de tant d'incrédules, le retour de tant d'égarés, le perfectionnement de tant de chrétiens; l'apostolat héroïque et fécond de nos aumôniers militaires; le dévouement, la vertu et l'immolation de notre jeunesse catholique; les oeuvres de zèle et de foi qui soutiennent et surélèvent la vie religieuse aux tranchées; le puissant et perpétuel mouvement qui, à l'intérieur du pays, porte les foules à nos sanctuaires traditionnels et procure des armées nouvelles aux associations de piété et de pénitence; le grand travail de la charité qui se poursuit à travers la grande besogne de mort et de dévastation. Tout ce faisceau de rayons qui constituent l'auréole de la France catholique en guerre, on les retrouvera dans ce modeste livre, oeuvre d'un témoin dont les enthousiasmes et les émotions très profondes et très vives assurément, n'ont pas altéré la clairvoyance et la sincérité.

Une telle élévation morale, au service d'une grande cause, en atteste déjà la justice. Mais la justice de cette cause confirme encore plus, à la clarté des polémiques engagées entre les belligérants. Ces controverses éclairent, en effet, les responsabilités encourues dans le déclanchement et dans la conduite de la guerre.

Les correspondances que j'écrivais aux alliés et aux neutres, à l'heure où s'allumait cette guerre de plume, devaient forcément en porter la trace, en répercuter les échos. Lorsque l'Allemagne essayait de capter les neutres, en diffamant la France, et qu'elle s'efforçait d'asservir la religion elle-même à sa cause, en prétendant que la victoire du Kaiser luthérien profiterait surtout à l'Eglise catholique; lorsque les catholiques de France se groupaient pour répondre à ces calomnies et pour affirmer le bon renom de leur patrie; lorsque, d'autre part, un prince de l'Eglise tel que le Cardinal Mercier Stigmatissait les horreurs et les dévastations commises par les Allemands sur la terre martyre et sacrée de la Belgique,—il était de mon devoir d'instruire de ces faits mes lecteurs étrangers. N'était-ce pas éclairer leur conscience sur l'attitude et la mentalité des belligérants?

Tels sont, en résumé, les divers éléments que mes amis canadiens trouveront dans ce livre. Il contribuera, je l'espère, à les informer encore mieux de l'âme et de l'action de cette ancienne mère-patrie, dont ils ont conservé la langue et les moeurs avec tant de fidélité; il leur donnera de nouvelles raisons de l'aimer, de nouveaux arguments pour la défendre.

J'ajoute que l'ouvrage est précédé d'une introduction qui, tout spécialement adressée aux lecteurs français, sera lue, pour cette raison même avec sympathie et avec intérêt par les canadiens. Cette introduction est composée de quelques-uns des aticles que j'ai publiés, dans les journaux de France, au nom du**Comité Catholique de Propagande Française à l'étranger.** Ces pages avaient pour but d'engager mes compatriotes à soutenir les efforts entrepris sur l'initiative et sous la direction de Mgr Baudrillart.

Comme je l'ai souligné dans une de mes conférences de Québec et de Montréal et comme mes auditeurs ont bien voulu le confirmer de leur approbation, cet appel doit être entendu non seulement des Français d'Europe, mais aussi de leurs frères d'Amérique. Tout ce qui parle la belle et douce langue de nos communs ancêtres, tout ce qui revendique la gloire de remonter aux générations qui portèrent un Clovis, un Saint Louis, une Jeanne d'Arc, doit s'unir pour la défense et le triomphe de l'idéal français dans le monde.

Et c'est parce que j'ai profondément senti, mille et mille fois, que telle était bien la conviction de mes amis de la Nouvelle-France; c'est parce que j'ai la conviction d'être entendu de leur coeur aussi bien que de leur esprit, que je me permets de leur offrir et de leur recommander, très simplement, ce petit livre de leur très sincère et très fidèle ami.

François VEUILLOT.

COMPRENDRE LES AMERICAINS C'EST LES AIMER ET LES HONORER

(Par Maurice Barres dans "l'Echo de Paris")

LES RAISONS SUPERIEURES DE L'INTERVENTION AMERICAINE

Sur les murs des grandes villes américaines, une affiche annonce le dernier film à succès "Les croisés de Pershing": des flots ininterrompus de soldats en drap olive déferlent à rangs serrés, les visages tendus, et au-dessus d'eux, dans un ciel de mystère, passent les ombres de chevaliers, dont l'armure est marquée de la croix, qui indiquent aux hommes d'aujourd'hui le chemin des saints héroïsmes.

Une telle présentation de la guerre, si elle dépasse sans doute la façon moyenne dont les armées américaines comprennent leur tâche, fait écho incontestablement à l'impression que l'immense peuple veut se donner de la guerre,—guerre sans but territorial, sans intérêts visibles immédiats, portée à grande distance, par des hommes qui auraient pu, semble-t-il, se laver les mains de cette grande querelle et refuser toute responsabilité dans ces luttes mortelles.

Essayons de décomposer la façon dont la nation américaine comprend l'"idéalisme" qui l'a jetée à nos côtés.

Les Allemands, dans leur propagande, dans les explications qu'ils donnent à leur peuple, dans leurs propos de bureaux de rédaction et d'état-major, soulignent à plaisir les raisons matérielles que l'Amérique peut avoir, plus ou moins à son insu, d'entrer dans la lutte. Ils ont dit que la haute banque américaine, inquiète de voir ses créances sur les Alliés en mauvais point, tentait de garantir ses milliards par une intervention militaire; ils ont rappelé que les Etat-Unis avaient en Russie des commandes de matériel en souffrance et qu'il était nécessaire, là encore, de manifester par les armes ces droits de fournisseurs ou de créanciers. Dans leur vaste synthèse explicative, les Allemands sont allés jusqu'à construire un rêve américain de monopoliser la production d'acier du monde, en dépouillant l'industrie allemande du fer de Briey, du charbon de Pologne, du cuivre de Serbie. Pittsburg et Bethleem seraient alors les adversaires directs d'Essen et de la Ruhr. Enfin une des dernières trouvailles de leur interprétation matérialiste. c'est que la Haute-Alsace et ses gisements de potasse viendraient directement, après la rectification de frontière que nous souhaitons, au secours des Etats-Unis démunis de ce produit...

Ainsi se contruisait dans l'imagination allemande une intervention américaine grossièrement fondée sur des préoccupations matérielles.

Sans doute des préoccupations de ce genre font partie de la vie d'affaires d'un pays, mais sauraient-elles expliquer la promptitude de certains enthousiasmes pour notre cause, la décision des cercles dirigeants, l'adhésion que d'une façon générale l'idée de la guerre a trouvée chez les Américains véritablement soucieux des destinées de la nation?

Un peu plus élevée dans l'ordre des explications serait l'hypothèse proclamée, l'autre jour, par le Kaiser: un idéal anglo-saxon, une Amérique consanguine de l'Angleterre, un sang plus épais que l'eau, une identité ethnique voulant s'affirmer et se maintenir dans l'univers au détriment de l'idée germano-prussienne. La communauté du sang aurait convaincu l'Amérique d'intervenir aux côtés de l'Angleterre pour la défense de leur idéal commun. Mais quel idéal? "Le culte de l'argent, le goût du luxe", a dit le Kaiser, et vraiment ces appétits, les plus éloignés de ce que nous appelons communément un idéal, pourraient-ils être des moteurs d'âmes, les moteurs de ces masses immenses qui, d'ailleurs, trouvent ouverts à leur portée tous les champs d'activité?

Rien ne semble, aux vrais Américains, plus médiocre que ces explications matérielles, économiques ou même ethniques de leur entrée en guerre. Chez ceux d'entre eux qui parlent au nom des meilleures traditions de leur pays, il n'y a que mépris pour les hypothèses qui expliqueraient les sacrifices et les modifications profondes du rythme de la vie par des raisons pratiques ou immédiates.

"Il faut que la démocratie soit en sûreté dans le monde." Cette formule du président Wilson, si vite passée à l'état de devise, suffit à établir l'entente dans les auditoires américains les plus mélangés. "Démocratie", nous savons comment les Etats-Unis entendent ce mot. Que chacun ait sa chance, que personne ne soit alourdi et gêné par les pesants héritages de la pauvreté, de l'ignorance, de la classe sociale, de la race; que personne ne se targue de privilèges dus à autrui; que la carrière soit ouverte au talent; que les relations d'homme à homme ne soient pas gênées par la supretition du titre ou de la fortune... C'est une question de savoir jusqu'à quel point la vie des Américains, avec leurs préjugés contre les noirs et leurs mesures contre les jaunes, réalise ce programme. Mais tel quel, voilà, dans ses directions, le pacte social sur lequel se sont ralliées les masses du Nouveau-Monde, et elles estiment qu'il serait mis en péril à l'heure même d'une victoire allemande.

Disons-le en passant, de bons observateurs de la société américaine, à la première formule: "Il faut que la démocratie soit en sûreté dans le monde", ajoutent et opposent: "Il faut que le monde ne cesse pas d'être en sûreté par la décocratie." Ils se préoccupent d'une question qui se pose devant toutes les démocraties: éviter le gaspillage des forces et assurer la coopération des énergies.

Mais à ce "démocratisme" qui fait un des caractres fonciers de l'instinct américain, il faut joindre la notion du franc-jeu. Elle vit profondément dans ce chantier démesuré où l'efficiency, le rendement, semblait être la seule forme d'action. Même en guerre, même dans une lutte violente entre forts et faibles, il y a des choses qui ne se font pas. On ne viole pas une parole une fois donnée, le puissant n'abuse pas de sa supériorité, le combattant tâche de laisser en dehors des cruautés de la guerre le non-combattant, les destructions inutiles sont en horreur à une âme civilisée. C'est pour avoir manqué à cette loi immanente d'une humanité même grossière que l'Allemagne a provoqué la réprobation du monde. Ainsi en juge le mineur du Montana, le fermier du Kansas, l'ouvrier de l'Ohio. Le vieil esprit puritain s'est réveillé lentement dans des consciences que la lutte économique semblait occuper tout entière. L'Amérique, dans sa candeur, où se mêlent une grande vanité na-

(A suivre sur la 5ème page)

COMPRENDRE LES AMERICAINS C'EST LES AIMER ET LES HONORER

(Suite de la 1ère page)

tionale, l'entente des règles permanentes des beaux sports et une persistance de l'esprit puritain qui veut que "votre parole soit oui, oui, ou non, prétent démontrer à l'Allemagne païenne et déloyale joueuse, que la réprobation encourue lui sera signifiée par tous les moyens.

"Il y a du désordre de par le monde." A ce désordre on peut remédier, lorsqu'on est un riche peuple de plus de cent millions d'âmes, qui dispose d'immenses moyens et qui a lutté chez lui contre l'ignorance, contre les maladies et contre les misères du prolétariat. Un tel peuple se doit de faire, à travers un monde trop encombré par les débris du passé, une croisade d'apaisement, d'organisation hygiénique d'instruction populaire et de décence. Nos amis et alliés croient que l'ancien continent a besoin de leur jeune police pour se déblayer. Ambition indiscrète peut-être, mais généreuse. Elle s'apparente à nos croisades à nous, croisades de la raison et de la gentillesse, qui nous portèrent si souvent, nous aussi, à intervenir par les armes dans les affaires gâtées de lointains groupes humains.

Mais ce sont là les voeux extrêmes des idéalistes américains. Il va sans dire que chez beaucoup de'ntre eux l'obéissance à la loi de conscription, un peu d'esprit d'aventure, la nécessité de faire comme les autres restent en deçà des hautes vues idéalistes Chez l'immense majorité le désir d'aider la France est un support merveilleux de l'action.

C'est la France, nous pouvons le dire, puisque les Américains ne nous l'ont pas caché, qui a popularisé les sympathies idéalistes que la cause des Alliées éveillait au delà de l'Océan. C'est elle qui a animé d'un enthousiasme plus concret une bonne volonté qui risquait, à trois mille lieues du champ de bataille, de rester incertaine et indécise. "Aider la France!" a été la devise d'une foule de braves gens qui, peut-être, auraient autant aimé l'aider pacifiquement, mais à qui l'Allemagne a bien fait voir que la seule aide efficace en ce temps est celle des canons et des baïonnettes.

Comme ils ont tenu de bonne heure à être confondus parmi les défenseurs les plus directs de notre cause, ces hardis garçons qui dans l'escadrille La Fayette disputaient à nos fameuses cigognes l'honneur de descendre les avions boches! L'un d'eux, Drew, étant blessé, est amené dans un poste de secours où un médecin français opère. Un poilu est sur la table; tout autour, d'autres, sanglants, attendent leur tour, assis ou couchés contre la paroi. Le médecin fait passer le jeune aviateur en disant: "L'Américain!", et les poilus trouvent cela tout naturel, mais Drew s'indigne tout haut: "Quel malheur que les Français continuent de nous traiter en étrangers." (Récit de Hall, ami de ce Drew, dans l'Atlantic Monthly de juin 1918.)

Superbe fraternité d'armes! Les poilus hagards, anxieux du désir d'être évacués, cèdent leur tour, comme s'il allait de soi, au camarade étranger, et celui-ci se vexe de n'avoir pas simplement à prendre la file après ces braves gens. Quel sens profond dans cette scène! Les poilus avaient bien reconnu que ce héros de l'air était un champion désintéressé de leur cause et pour les aider à porter la leur. Lui, qu'il avait, à sa façon, pris la croix de son côté, sentait que le tour de faveur risquait de désaccorder l'unité d'idéal, de faire de lui un auxiliaire distingué et non pas un participant.

C'est la même nuance de sentiment qu'un jour de 1776, où le jeune La Fayette (il avait moins de vingt ans) décida, à Metz, de mettre son épée au service des Insurgents d'Amérique. Quel attrait existe donc entre les âmes des deux nations?

* * *

LA FRANCE AU PREMIER PLAN DE LEURS SYMPATHIES

Les journaux allemands ont raconté que les premiers prisonniers américains capturés (sur le front de la Woëvre), ayant été interrogés sur les raisons de leur présence dans un secteur français, l'un d'entre eux resta bouche bée, deux autres répondirent: "A cause du président Wilson et des sous-marins", et les deux derniers: "A cause de La Fayette."

On voit assez bien un état-major allemand s'esclaffer sur cette réponse. Qu'est-ce que La Fayette peut avoir affaire dans ceci! Que diable savez-vous de La Fayette? On ne dérange pas un mort pour faire passer un corps expéditionnaire américain en France! etc., etc. Et l'on imagine aussi les deux jeunes Américains assez en peine devant des ricaneurs de développer leur conception de l'histoire et de la justice immanente, et d'expliquer en quoi l'aide donnée par la France de 1777 à la jeune nation américaine les obligeait à lancer des grenades entre Toul et Metz.

Faisons-le pour eux en nous servant des témoignages qui nous sont arrivés de là-bas. C'est bien vrai que La Fayette a constitué pour les Etats-Unis un terrain d'attente et un tremplin de départ. Il y avait une survivance de souvenirs et de gratitude. Les localités, les places, les rues et les immeubles portaient le nom du jeune Français et de Rochambeau, les livres racontant leur histoire ne se comptaient plus. L'instruction populaire avait déposé au fond de tous les esprits quelque chose de ce vieil épisode de la première entente franco-américaine. Dès le début de la guerre, une des meilleures et des plus sûres affinités qui se manifestèrent entre une minorité américaine et notre peuple se rattachait à ce lointain héroïsme. Peut-être dans l'esprit des premiers interventionnistes, de Roosevelt par exemple, le corps expéditionnaire envoyé par Vergennes devait-il trouver sa contre-partie exacte dans les divisions qui auraient été jetées sur le front français par une Amérique bienveillante. En tout cas, depuis le début de la guerre l'idée de rendre à la France ce qu'elle avait fait a été un des principes d'action, un des refrains de l'action américaine. "La Fayette, nous voici", ce cri jeté sur la tombe de l'illustre citoyen, au cimetière Picpus, est d'une vérité foudroyante. Dans la maison toute simple du général Pershing, il y a quelques jours je ne voyais qu'un objet significatif: un portrait de La Fayette offert par ses descendants.

Pour un peuple qui fait volontiers table rase du passé et n'y laisse subsister qu'un très petit nombre de faits significatifs, qui n'a installé dans son imagination rétrospective que trois ou quatre époques mémorables, l'aide rapide donnée par la France à une cause difficile se présentait avec une réalité concrète que nous nous figurons mal, nous qui avons dans une histoire plus serrée tant d'épisodes émouvants à nous remémorer. Guerre contre les Indiens, guerre de l'Indiens, guerre de l'Indépendance, guerre civile, ce sont là essentiellement ce qui constituent les fastes militaires des Etats-Unis, et la guerre de l'Indépendance s'y présente en beauté, bien au-dessus des deux autres guerres, en sorte qu'un épisode qu'il nous convenait en somme de ne pas trop nous rappeler a poussé des racines in soupçonnées dans des âmes peu encombrées d'histoire. Ainsi s'expliquerait ce mouvement de l'âme américaine, odieux aux Allemands et imprévu à nous-mêmes, qui transforme en acte de justice immanente une nouvelle coopération franco-américaine.

Ne craignons pas d'insister auprès de la sensibilité de nos amis et de leur signaler, en passant, quelques traits propres à servir auprès d'eux la cause la plus française de cette heure. C'est à Metz que le jeune La Fayette a pris la décision de s'enrôler, de se croiser pour les Insurgents, et dans le corps expéditionnaire qu'il parvint ensuite à obtenir de Louis XVI et que commanda Rochambeau, il y avait une majorité d'Alsaciens et de Lorrains, entre autres un Choiseul, un Custine, un Ribeauvillé. Enfin la cour de Versailles envoya secrètement aux révoltés, avec l'instruction de les considérer comme de futurs nationaux, un diplomate, Gérard, qui eut le plus grand succès à Philadelphie et qui était un Alsacien... Voilà-t-il pas qui doit recommander à nos frères d'armes l'Alsace et la Lorraine française?

Mais si sensibles que nous puissions être à cette amitié rétrospective, si touchants que soient ces souvenirs dans un peuple qui en général ne s'intéresse guère au passé, nous devons marquer que c'est le présent qui opère essentiellement dans les sympathies des Américains.

Qu'ils sont joyeux d'avoir redécouvert une France digne d'affection! On s'était si complètement ignoré d'une rive de l'Atlantique à l'autre, notamment depuis notre expédition au Mexique et depuis que l'Allemagne était devenue la grande donneuse de renseignement aux Etats-Unis! Sans doute on savait le charme de notre civilisation, la grâce des châteaux sur la Loire, la splendeur de nos cathédrales, l'aménité de nos populations, mais avait-on des leçons à nous demander pour tout ce qui touchait à l'organisation de la vie et à l'entente des choses sérieuses? Beaucoup en doutaient. Quelques-uns seulement affirmaient, dès avant la guerre, que notre indifférence à la grande lutte économique était dédain plutôt que décadence, et que la civilisation française saurait bien montrer sa valeur le jour où elle se sentirait en péril. La Marne et Verdun, les vertus du petit peuple, l'esprit de sarifice des femmes, tout cela que beaucoup d'Américains virent de près, témoigne en notre faveur, et la sympathie des masses s'éveilla pour un peuple attaqué, unanime à se défendre, gardant le sourir qu'on lui connaissait au milieu d'épreuves inouïes. On se rendit compte que c'était pour avoir voulu jouer le franc-jeu sans réserves que la France était envahie et occupée dans sa région du Nord, meurtrie dans ses populations, obligée de porter secours aux alliés plus faibles, qui divisaient le risque et l'effort d'une manière inégale et qui lui en laissaient la part principale. Contre cette manifestation de valeur et de force, les anciennes calomnies ou les objections de détail ne pouvaient prévaloir. et c'est bien autour de la cause française que, dans le camp allié, s'est cristallisé le meilleur de la bonne volonté américaine.

Tous ceux qui ont eu l'expérience des grands auditoires américains savent quel enthousiasme particulier y salue la simple mention de notre pays. Des salles de milliers de personnes, après avoir applaudi la relation de l'effort serbe, de l'effort anglais, de l'effort italien, se sont dressées debout, simplement parce qu'étaient prononcés ces mots: "Et maintenant la France!"

Pour affluer à nos oeuvres de reconstruction (reconstructions matérielles et reconstructions, si j'ose dire, des personnes: des blessés, des veuves, des orphelins), les dons n'ont pas attendu la déclaration officielle de l'entrée en guerre des Etats-Unis. Sur quatre cents jeunes étudiants de l'Université de Harvard qui, bien avant le 5 avril 1917, se sont engagés dans les armées combattantes, trois ou quatre seulement ont figuré dans les rangs des empires centraux. La gloire des Chapman, des Allan-Suger et des Lufberry, nos adhérents de la première heure et morts pour la France, enflamma toute la jeunesse américaine. Et ceux qui restaient là-bas se préoccupaient plus que par le passé de comprendre la France moderne et de discerner à travers les erreurs et les médiocres surfaces de la politique et de la publicité les vertus permanentes du peuple français. Le chiffre des élèves qui, dans certaines universités de l'Ouest, s'intéressent à la langue française, s'est infiniment accru. Baldensperger me raconte que, dans une assemblée populaire de l'Etat d'Illinois, comme on célébrait, en février dernier, l'anniversaire d'Abraham Lincoln, il fut invité à dire ce que la France pensait de cet illustre homme d'Etat, le plus significatif que l'Amérique des pionniers ait possédé. Tandis que les orgues jouaient la Marseillaise et que le drapeau tricole s'avançait sur la scène, pour confondre ses plis dans ceux du drapeau étoilé, un orateur, au milieu des acclamations de trois mille personnes, rappela les dettes passées et présentes que le monde a contractées envers la France. Noterai-je encore que nos officiers instructeurs, dans les camps où ils forment les jeunes troupes américaines, ont peine à se soustraire à la curiosité enthousiaste des églises, des stades, des théâtres, de toutes les foules réu-

(A suivre sur la 4me page)







NOS DROITS

Nous avons droit à une école pour enseigner à nos enfants leur langue qui leur est si chère au coeur et à laquelle ils ont plein droit. Nous devons le prouver en aidant ceux qui se dépensent pour notre cause qui est la leur. Mais il y a bien des manières d'aider ceux qui nous aident e tnous défendent.

1. Nous pouvons les aider en leur procurant ce qui leur est le plus nécessaire, c'est-à-dire des instituteurs et institutrices canadiens français.

2. D'élire des commissaires d'école qui sont canadiens français et qui aiment leur langue.

Voici pour bien dire les deux choses qui leur sont les plus utiles.

Nous avons le droit de par'er notre belle langue française. Oui, ceci est très vrai, car cette langue est un bien qui nous vient de nos ancêtres et que nous avons reçu sur les genoux de nos mères canadiennes françaises.

Nos persécuteurs veulent nous enlever cette langue qui nous est très chère et qui nous appart ent comme la prunelle de nos yeux. Pour eux la langue française est un embarras, elle est une langue française elle est la plus belle et le plus claire de toutes les langues et la preuve en est la, la voici.

Sur les Armes d'Angleterre nous voyons cette inscription:

"Honi soit qui mal y pense."

"Dieu et mon droit."

Aussi quand un pays entre un autre font un traité c'est en français, et ceci c'est partout. Nous voyons très clairement par ces preuves que la langue française a le droit de vivre dans le monde comme toutes les autres langues.

Il ne faut pas s'imaginer que parce que nous sommes persécutés faut se laisser mettre le pied sur le cou sans rien dire et surtout se laisser enlever tous nos droits et toujours rester dans notre misère sans faire notre possible pour les garder. Nous devons nous défendre et nous défendre avec énergie sans crainte et encore moins avec lâcheté.

Nos ancêtres ont su défendre notre belle langue et tous sont morts les armes à la main près à combattre, nous devons suivre leur exemple et mourir les armes à la main comme eux.

Nous avons droit à notre belle et sainte religion que l'on veut aussi nous enlever. C'est cette religion qui est notre support dans toutes les persécutions que nous subissons. On fait tout ce que l'on peut pour nous l'enlever, mais nous devons résister et s'il le faut nous aurons l'honneur de recevoir des mains de Dieu la palme du martyre pour la religion catholique.

Nous devons défendre notre religion non-seulement quand l'ennemi est devant nous, mais nous devons être toujours près à combattre pour une si belle cause.

Nos ancêtres nous donnent l'exemple nous devons suivre un exemple si digne d'être suivi.

Nous résisteron avec fermeté aussi longtemps que Dieu sera avec nous pour nous aider dans les combats et pour nous fortifier dans les afflictions et avec sa grâce nous serons un jour vainqueur de notre ennemi qui est si acharné contre nous, mais résistons toujours afin d'avoir mérité une récompense dans l'autre monde qui nous sera discernée par Dieu lui-même.

Nous avons droit à un drapeau Le drapeau des canadiens français est le drapeau carillon avec l'emblème du Sacré-Coeur. Ce drapeau nous appartient et il est à nous depuis de longue années nous devons le gerder comme un trésor d'un grand prix. Il nous fut légué avec promesse de le défendre toute notre vie afin qu'il reste à la race canadienne française.

Celon l'idée de nos ennemis nous n'avons aucun droits dans notre propre pays, il faudrait se laisser conduire par le bout du nez sans rien dire et leur dire que ce qu'ils font et très bien.

Non! Nous ne sommes pas des esclaves à qui on se plait à infliger des persécutions sans nombre et sans aucunes raisons. Nous avons un coeur et nous ne nous laisserons pas jouer comme si nous étions des insensés. Nous ferons reconnaître nos droits il faut agir de cette manière pour être capable de vivre en paix.

Ce qui nous appartient nous y avons droit et aussi on le verra par nos actions et notre manière de vivre dans les persécutions. Ils le verront, car nous résisterons à toutes les attaques qu'ils nous lanceront.

Sir J. A. McDonald qui était un anglais avait assez d'esprit pour reconnaître les droits des canadiens français. Nous avons des droits maintenant plus que jamais et nous devons les garder sans craindre l'ennemi.

Si nous remettons à plus tard de nous défendre l'ennemi ne remettra pas à plus tard pour nous attaquer, nonseulement il attendra, mais il en profitera pour nous persécuter.

Ce qui est plus triste c'est que nos ennemis ne peuvent pardonner un "bienfait."

Sachons pardonner à nos ennemis, mais ne laissons jamais l'ennemi gagner du terrain sur nous.

UN CANADIEN.

UN SOUVENIR DU GRAND SIECLE

Dans un ouvrage récent de Georges d'Esparbès, "la Chevauchée du Grand Siècle" se trouve une jolie anecdote.

C'était au moment de la guerre avec l'Espagne, vers 1645, le duc d'Enghien—que sa jeunesse, ses exploits, sa folle bravoure, son génie militaire, rendaient l'idole de l'armée—avait autour de lui une centaine de jeunes volontaires prêts à lui obéir aveuglément au premier signe. Ce jour-là, le duc d'Enghien leur dit qu'il venait d'être avisé que l'armée espagnole était dans les environs et qu'il fallait s'en assurer. Silencieux, ils montèrent à cheval et précédés du Duc, ils partirent laissant l'armée à la garde du maréchal de la Meilleraye.

Comme ils atteignaient la limite d'un bois, le duc d'Enghien mit pied à terre et, d'un signe, ordonna le silence absolu.

Chaque cavalier vint se mettre à la tête de son cheval, lui couvrant la bouche en le caressant pour l'empêcher de hennir. Puis on n'entendit plus rien que le frôlement des feuilles agitées par le vent. Et le duc d'Enghien, écartant les branches, considéra la plaine et vit trois ou quatre mille Espagnols assis sur leurs armes, ayant autour d'eux un escadron attentif et prêt à l'attaque.

En vérité, la vie ou la mort des volontaires était suspendue à un mouvement, à un souffle. Il allait commander le retour, sachant ce qu'il voulait savoir, et se retirer avec des précautions infinies, lorsqu'il aperçut une chose qui le cloua au sol dans l'attitude du respect, de la stupeur, de l'anxiété la plus terrible qu'il eut imaginée.

Ce qu'il voyait était cependant fort simple: Un vieux prêtre, précédé d'un enfant de choeur et portant le saint viatique. Ils suivaient le petit sentier et allaient déboucher en face des volontaires immobiles et muets.

Le règlement est formel: "Les trompettes doivent sonner aux champs devant le Saint-Sacrement".

Sans doute l'Eglise et surtout le Bon Dieu excuseront une infraction au respect dû au Saint-Sacrement, car il s'agit de ces hommes jeunes et braves.

Et depuis quand un prince du sang, un chef français, discute-t-il les ordres du Roi et donne-t-il à ses troupes le funesté exemple de les interpréter et de les appliquer suivant les circonstances? Quel que soit le devoir, il le faut accomplir.

Ces pensées traversent, tels des éclairs, le cerveau du duc d'Enghien, et au moment où le prêtre et l'enfant vont passer près de lui, il s'écrie d'une voix vibrante:

"Chapeaux bas, Messieurs! et haut les épées!"

Comme leur chef les volontaires se découvrent et leurs épées s'élèvent vers le ciel, tandis que les Espagnols aux accents de cette voix, qu'ils connaissent bien, montent à cheval et d'une voix solennelle: "Trompette! aux champs!" et le prêtre passe ému, devant les fronts inclinés, au son de l'hymne de gloire, tenant entre ses mains tremblantes la petite custode, enveloppée d'un voile, ou repose le Dieu caché.

L'ennemi accourt et va exterminer cette poignée d'audacieux; mais, le devoir une fois accompli, le duc d'Enghien assure le salut de sa troupe; les volontaires montent à cheval et vivement sur l'ordre de leur chef, s'écartent pour laisser place à l'escadron d'Espagne lancé au galop; il s'enfonce dans le vide; les volontaires les poursuivent: vainement les Espagnols se retournent pour se défendre; la manoeuvre imprévue a mis le désordre dans leurs rangs et croyant avoir sur leur dos toute l'armée française, ils se retirent dans leur campement, tandis que le Duc et sa petite troupe vont rejoindre le maréchal Meilleraye.

Ils n'avaient pas perdu un seul homme, quelques-uns revenaient ornés de balles dans les bras ou les jambes, ils les retiraient en riant, avec la pointe de leurs poignards.

"Les Volontaires s'éloignaient dans une rumeur charmante. Ils étaient braves autant que jeunes, et bavards parce qu'ils étaient jeunes. Attirés dans les régiments, chacun, pressé de questions, accomodait l'aventure à sa manière. M. de Vésins, qui avait autant de concision dans l'esprit que dans sa taille, trouva une formule qui resta et fit sourire Paris. Et longtemps encore, lorsqu'il fallait donner une date à quelque événement de cette époque, on entendait dire à la Cour:

"C'est l'année où les Volontaires de Monsieur le Duc firent à Dieu *leurs politesses*."

THEATRES

Orpheum — La semaine prochaine Mme Thomas Whiffen (The Grand old Lady of the American stage) sera en tête du programme dans : "Where There's a cey, comédie musicale. Florie Mel-Will There is a Way". Stella Tralership, chants. Eddie Foyer, récitation. Bessy Clifford. Le Japonais "Kitaor Bros." équilibruiste. Musique.

Pantages — Cette semaine les vues animées sont des plus choisies.

Dominion—Cette semaine "The Mountain Girl."

ASSOCIATION D'EDUCATION DES CANADIENS-FRANCAIS DU MANITOBA

Nous accusons reception des montants ci-dessous, reçus pendant la semaine, en priant les généreux donateurs d'agréer l'expression de nos remerciements :

Ste-Agathe—Mme Vve J. Toupin, $1.00; F. Gratton, $2.00; S. Garet, $8.00; Rév. E. B. Rocan, $12.00; A. Alarie, $2.00; W. Peloquin, $1.00; A. Lemoine, $2.50; C. Robert, $1.00; I. Dumesnil, $2.00; F. Lemoine, $5.00; E. Leboeuf, 50c; L. Bourrassa, $1.00; J. Lemoine, $2.00; Ov. Pelletier, $1.00; F. Gratton, $3.00; Ed. Lemoine, $2.00; Eu. Bilodeau, $1.00; A. Lemoine, $2.00; A. Courcelles (jr) $1.00; J. Lapointe, $1.50; J. Bilodeau, $1.00; St. Toupin, $1.25; P. Gauthier, $2.00—Total, $55.75.

Nous prions les commissions scolaires qui ont obtenu des institutrices, et les institutrices qui ont obtenu des écoles par notre entremise, de bien vouloir nous annoncer le resultat de leurs démarches respectives, afin que nous puissions tenir des listes exactes et à jour des écoles vacantes et des institutrices à placer.

L.-P. GAGNON,
Secrétaire.
Par A. ST-PIERRE.

STE-ANNE DES CHENES

Le pèlerinage à Ste-Anne des Chênes, dimanche dernier à eu plein succès.

Au delà de cent automobiles emmenaient les pieux pèlerins au sanctuaire de la Bonne Ste-Anne.

Les citoyens de cette belle et hospitalière paroisse ont fait une chaleureuse réception aux visiteurs.

Tout s'est passé dans un ordre parfait, et le pèlerinage annuel à Ste-Anne des Chênes est assurément une institution qui restera même malgré les gros chars.

POUR LA MOISSON

La main d'oeuvre agricole est rare, et les besoins pour la moisson sont impérieux; en conséquence nous invitons ceux de notre langue qui sont désireux d'aider à faire la récolte à passer à notre bureau. Nous leur donnerons les adresses des fermiers qui auront bien voulu nous faire savoir par lettre ou autrement le nombre d'ouvriers dont ils auront besoin; de cette façon nous aiderons et aux uns et aux autres.

A. ST-PIERRE.
Sec. du comité de Colonisation du cercle LaVérendrye de l'A. C. J. C.

Chez Nous ET autour de Nous

L'assemblée annuelle des actionnaires de la "Manitoba's Abattoirs & Packers, Limited", a eu lieu le 22 juillet dernier et après l'adoption du rapport des opérations de l'année présenté par le président on a procédé à l'élection du Bureau de Direction pour le nouveau terme. Ce bureau se compose de Messieurs J.-P. Tremblay, F.-A. Condé, P.-A. Talbot, J.-A. Cusson et J.-A. Tremblay.

De nombreuses améliorations ont été faites aux abattoirs durant le cours de l'année et la compagnie est maintenant occupée à remplir un contrat très avantageux. Les actionnaires qui sont recrutés parmi les personnes de langue française dans la Province ont été heureux de constater que l'installation de leur établissement était des plus moderne; ils ne doutent pas que le succès de leur oeuvre soit assuré montrant de nouveau l'esprit d'entreprise des nôtres. La direction s'est assuré les services de Monsieur E. Belair, autre-fois gérant de la banque d'Hochelaga à Winnipeg et bien connu parmi nous. Il agira comme Secrétaire-Trésorier de cette compagnie, s'intéressant toujours au plus haut point au succès des cultivateurs de langue française leur offrant un marché direct pour l'écoulement de leurs produits.

Les excursions par le C. N. R. pour les travaillants aux récoltes commenceront le 15 août et les prix de passages de la province de Québec à Winnipeg sont de $12.00.

Paul Theisen, lieutenant au 8ème de ligne, armée belge—à la guerre depuis le commencement—trois fois blessé—décore de la croix de mérite et nommé chevalier de l'ordre de Léopold, sur le champ de bataille, vient de tomber à la têto de son regiment, près d'Ypres le 23 juin, 1918.

Avis est donné aux anciennes élèves de l'Académie St-Joseph de ne pas oublier que leur réunion annuelle aura lieu jeudi le 15 courant.

Abonnez-vous au "MANITOBA" $1.00 par année.

COMPRENDRE LES AMERICAINS C'EST LES AIMER ET LES HONORER

(Suite de la 2e Page)

nies pour quelque commémoration ou pour la discussion des actes de la vie publique? Le plus beau, ç'est qu'on vit se renouveler, lors du voyage de Joffre, le miracle des langues; l'âme française se communiquait instantanément à l'âme américaine, chaque fois que le représentant des soldats de la Marne était là, et Viviani, porte-parole du maréchal, avec le seul son de sa voix, faisait comprendre le message français à des milliers d'auditeurs absolument ignorants de notre langue.

Et ce feu spirituel a gagné de proche en proche toute l'Union. Nous savions que parmi les populations de l'Est, encore orientées vers la vieille Europe, la France partageait avec l'Angleterre une situation privilégiée. Elle y fut bientôt préférée au gré des masses à son alliée britannique. Cette vague d'enthousiasme, qui n'avait guère touché d'abord les lointains Etats du Centre et du Far-West baigne maintenant ces populations longtemps indifférentes. Et depuis que certaines révélations ont fait comprendre aux Etats-Unis le péril allemand qui les menace sur leurs rivages et dans l'intérieur, une adhésion rétrospective à la cause française s'est manifestée de plus en plus. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a dit que le vrai centre de gravité de l'Amérique se trouve dans ces Etats neufs de l'Ouest, où des énergies plus primitives, une volonté moins affinée maintiennent l'effort américain au niveau des vieilles entreprises de colonisation et de conquête sur le sol vierge. Avoir pour soi les Etats de l'Est, c'est disposer d'une force d'opinion, d'une efficacité gouvernementale et de coopérateurs distingués; sentir que les Etats laborieux et neufs, entre Alleghany et les Montagnes Rocheuses, ont été touchées par un sens déterminé du conflit, c'est s'assurer que l'Amérique, comme le dit le président Wilson, "est entrée dans la partie avec tout son pouvoir"

Avec tout son pouvoir, matériel et spirituel! Que pouvons-nous en attendre, nous autres, Français, aujourd'hui et demain?

* * *

UNE AME NATIONALE ANIME LEUR EFFORT MATERIEL

Tous ceux qui, chez nous, ont pu voir les installations des Américains, bases navales, docks et magasins, gares et voies ferrées; tous ceux qui, en Amérique même, ont pu juger de l'ampleur de l'effort matériel, savent ce que ce pays, habitué à faire grand, apporte dans la guerre de ressources et de force créatrice. Nos amis japonais prétendent qu'on ferait vivre et travailler deux ou trois Japons avec les miettes (ils disent "avec les gaspillages") de la vie américaine normale. système des "petits paquets" et des organisations de fortune n'est guère le fait d'une nation qui depuis un demi-siècle a eu toute la largeur d'un continent à peupler et à exploiter. Nos alliés auraient pu faire vite; au risque de soulever certaines impatiences, ils ont préféré faire grand, et la base gigantesque sur laquelle ils entendent continuer leur effort de guerre témoigne de la fermeté de leur décision.

Construction merveilleuse de bateaux dépassant bientôt cinq cent mille tonnes; dix navires en acier lancés dans une seule semaine; une armée puisant ses millions d'hommes dans des classes de neuf cent mille hommes; une production d'acier à obus atteignant quatre millions de tonnes en 1918; le pain de onze millions de Français représenté par les céréales expédiées au cours d'une année; trente milliards de francs prêtés aux Alliés, dont neuf à la France; dix-huit milliards de dollars formant le total des dépenses américaines pour l'année qui finit au 3 juin 1918: voilà les chiffres quasi-officiels que je recueille de Tardieu, de James Kerney et de Lewis.

Les crédits demandés au Congrès passent à peu près sans discussion, s'ils concernent la guerre; les emprunts engagent de plus en plus les petits souscripteurs; les libéralités du public se chiffrent par millions, chaque fois que Croix-Rouge, Y. M. C. A., Chevaliers de Columbus et cent oeuvres similaires les sollicitent. Un grand manufacturier de Cleveland (Ohio) écrit au général des des Garets, président de la Saint-Cyrienne, qui me communique sa lettre: "Le courage extraordinaire et la sublime fortitude du peuple français ont gagné notre suprême admiration. Le seul moyen qui nous soit offert de montrer un peu d'appréciation envers les Français qui ont fait le sacrifice suprême pour le bien de la patrie, c'est de protéger ceux qu'ils laissent derrière eux. Ce n'est que prendre à notre charge une minime partie du fardeau que lemonde s'est imposé comme prix de ce que je crois être la civilisation." Et le président Wilson, à qui l'on disait que cinq millions d'hommes seraient nécessaires à l'oeuvre entreprise, répondait l'autre jour: "Pourquoi s'arrêter à cinq millions d'hommes? Devant des offres de paix insincères, nous irons aussi loin qu'il faudra."

Cette afflux d'hommes et de ressources arrivant en Europe par "une chaine de bateaux", ce fleuve de dollars affaiblissant à peine des finances inépuisables nous permettraient de considérer l'avenir d'un coeur réconforté. Rien que la matérialité de cette aide semble déjà irrésistible. Cependant, l'orgueil allemand est si grand! Les directeurs des destins germaniques sont capables de faire malgré tout bon marché de ce qui peut sembler à de stricts fonctionnaires prussiens: gaspillage, ressources inorganiques et inopérantes, flux d'or et fleuve de denrées, chair à canon, cargaison brute et vivante à qui manquerait une armature solide.

De fait, la vraie valeur de la coopération américaine, c'est dans l'âme américaine que nous voulons la voir, dans la volonté commune qui anime de plus en plus cent millions d'hommes, dans l'acceptation de sacrifices et de restrictions, dans la certitude enfin où nos amis sont arrivés que leur nation aussi a quelque chose à gagner de cette lutte qui doit lui coûter d'indéniables sacrifices.

Un des thèmes favoris des prédicateurs qui là bas se sont jetés dans la lutte des opinions, c'est que l'Amérique était en train de perdre son âme, et que son entrée dans la guerre va l'aider à la retrouver.

Qu'est-ce à dire? La tradition qui veut voir les Etats-Unis comme un refuge prédestiné de scauses populaires, comme un abri des nationalités provisoirement asservies, comme un asile des persécutés de l'Ancien Monde, risquait de s'oblitérer dans la chasse aux dollars, dans le goût du luxe, dans l'éparpillement d'existences sollicitées par toutes les séductions de la vie facile; et cette tradition de démocratie et de simplicité, de liberté et d'indépendance pour les individus et les groupes, revient au premier plan dans la conscience américaine. Les écoliers, auxquels on enseigne de prêter serment au drapeau étoilé, les recrues qui, dans le camps, apprenent à la fois le métier et les raisons de la guerre, les innombrables harangues par lesquelles se maintient l'opinion générale dans un pays aux centres nerveux si distants et si divers, tout cela répond à 'instinct profond qui rattache à la meilleure histoire nationale la décision prise par le grand Wilson le 3 avril 1917.

Dans leur bonne volonté pour la cause alliée, beaucoup d'Américains vont jusqu'à dire que leur indépendance, dans la lutte qui les sépara de l'Angleterre, était surtout menacée, non par la Grande-Breatgne elle-même, mais par un roi de souche hanovrienne qui prétendit, avec l'aide de troupes où les mercenaires allemands dominaient, imposer une sujétion toute féodale à des colons britanniques.. Et la contre-partie curieuse de cette explication, c'est que, dans les troupes françaises envoyées par Louis XVI au secours des Insurgents, les éléments militaires d'Alsace et de Lorraine se trouvaient dans une proportion qu'il nous plait de juger symbolique.

Démocratie prête à la guerre, sans renoncer à sa forme et à son idéal, voilà la formule où, d'instinct profond, les Américains essayent de se rassembler. Et j'en vois un signe révélateur dans l'élan qui pousse aujourd'hui vers Abraham Lincoln tous ceux d'entre eux qui sont conscients de leur passé et soucieux de leur avenir. En effet, ce pur démocrate sans élégance, cet homme du peuple dirigeant les destinées d'une nation menacée de division et d'effritement, est bien le plus symbolique qui se puisse d'une volonté populaire décidée à se discipliner, à regarder l'avenir autant que la commodité de l'intérêt présent, et à consentir aux sacrifices qui permettent seuls à une collectivité de durer.

C'est par la volonté générale qui se cristallise autour d'un idéal que l'Amérique doit sembler redoutable à l'Allemagne. Celle-ci a avoué qu'elle croyait les Etats-Unis "une nation d'ingénieurs" et qu'"une nation d'avocats se révélait à l'improviste." Entendons que les Etats-Unis, au lieu d'amettre les expropriations auxquelles est vouée l'activité de qui met en oeuvre les ressources du sol, entendent proclamer la valeur des combats et la solidité du droit, sans abandonner du reste les mérites d'organisation matérielle qui semblaient son apanage.

Rien que par l'habitude de faire grand et de résoudre des problèmes de distance et de mobilité, l'Amérique apporterait dans le camp des Alliés un élément intellectuel de tout premier ordre. Quelqu'un a dit que cette guerre faisait sortir les nombres de plus de sept chiffres du domaine des statisciens et des mathématiciens, pour obliger les hommes d'Etat à savoir les manier. Dans nos habitudes un peu limitées, l'irruption de tant de millions et de milliards apporterait à elle seule une sorte de renouvellement. Mais il y a plus: le détail même des contacts franco-américains, sous l'action profonde d'un même idéal, ne peut pas manquer d'être un des événements régénérateurs les plus importants de cette période de l'histoire.

L'Amérique est l'alliée de tous les adversaires de l'Allemagne. C'est pourtant, elle le proclame et nous l'avons montré, la France qui occupe la place de choix dans sa bonne volonté et son zèle. Bergson a entendu dire là-bas une phrase un peu gauche, mais qui n'est pas si mal, sur la France "Jeanne d'Arc des peuples" La France apparaît aux Américains dans la même lumière où Jeanne d'Arc apparaît à la France; elle leur apparaît comme une personne morale, symbolisant l'attitude d'une nation qui veut durer au prix du sacrifice et qui sert à son tour d'exemple aux nations plus incertaines de leur chemin.

Nous voudrions voir demain, dans un dernier article, comment on peut imaginer le durable résultat de cette entente dont nous avons, sur tous les points du territoire, aujourd'hui, le témoignage unanime.

* * *

LA COOPERATION AMERICAINE SURVIVRA A LA GUERRE

Un des plus anciens hommes politiques des Etats-Unis, Samuel Adam, disait en 1778: "La France est notre alliée naturelle." Nos amis de là-bas se plaisent à rappeler qu'en dépit de nuages passagers, jamais le ciel ne s'assombrit tout à fait entre les deux pays. Les deux civilisations s'orientèrent souvent dans des sens différents, mais leur coopération actuelle leur a révélé une parenté d'idéal auprès de quoi l'organisation moyenne de la vie importe peu.

C'est affaire aux diplomates et aux hommes d'Etat de donner une expression concrète aux voeux qui rapprochent aujourd'hui les deux Républiques. A nous, qui cherchons surtout à déterminer les nuances et les tendances spirituelles qui pourraient s'accuser entre les deux rives de l'Atlantique, nous permettra-t-on d'indiquer l'aide mutuelle que pourraient se donner des contacts commencés à l'heure du danger commun s'ils étaient continués dans la période de reconstitution universelle qui suivra la guerre?

La France a eu horreur de se moderniser à la manière allemande, qui risquait de la déposséder d'elle-même et qui, la guerre venue, a montré tout ce qu'elle cachait de laideur, de brutalité, de barbarie pédantesque. La France sent cependant que les temps modernes exigent d'elle mieux que l'existence atténuée d'un rentier muni d'un portefeuille à 3%, et c'est en ceci que l'Amérique, habituée aux vastes pensées, peut nous révéler à nous-mêmes, nous redonner plus de confiance, bref nous restituer ce qui fut souvent la joyeuse audace créatrice des Français.—L'Amérique de son côté, aisément gaspilleuse de ses efforts, souvent incohérente et peu concentrée, gagnerait à comprendre que l'action ne s'affermit qu'au contact de la réflexion, du calcul et d'un certain respect des expériences antérieures. Nous sommes saturés d'histoire et notre désir d'expansion hésite, mais les Américains s'épandent dans une géographie presque illimitée, et le repli sur soi-même ne leur est pas si familier qu'il serait parfois souhaitable.

Nous pratiquerons à leur exemple la paix religieuse;—ils apprendront de nous à rendre à la vie spirituelle une valeur mystique, dont leurs religions, si volontiers pragimatiques et sociales, risquent de se dépouiller.

Nous goûterons dans le courant de la vie cet entrain et cet optimisme dont toutes leurs entreprises portent le témoignage;—nos natures trop cérébrales les aideront à tempérer et à refréner une fraîcheur d'impression et une exubérance d'attitudes qui parfois les trahit.

La stabilité où nous nous complaisons trop volontiers apprendra à sévertuer au contact de leur mobilité.—Leur manie de mouvement (en Lorraine, on dirait leur bougeotte) se modèrera au voisinage du séculaire enracinement de nos classes rurales.

L'indigence d'installation de certains de nos services publics, gares désuètes, téléphones traînants, bureaux exigus, cèdera sans beaucoup de retard sous l'afflux d'un courant plus fort d'affaires et d'hommes.—De leur côté, les Américains comprendront que notre mérite était de satisfaire à des tâches complexes avec un personnel débrouillaird, qui suppléait à force d'adresse et de bonne humeur à bien des insuffisances matérielles.

Aujourd'hui que la guerre a permis au génie industriel de notre race de révéler toute sa souplesse, nous serons décidément moins indifférents à l'aide que la machine peut apporter au travail humain,—et les Américains connaîtrons mieux, grâce à nous, la valeur du fini, l'importance du goût individuel chez l'ouvrier, toutes choses que la grande production en série risque d'abolir chez eux, comme en Allemagne et dans tout les pays d'industrie exubérante

Largent, si fluide chez eux que le chèque a remplacé toutes les accumulations monétaires, perdra peut-être chez nous un peu de sa timidité,—et déjà en Amérique les emprunts d'Etat commencent à apprendre aux classes moyennes la nécessité de l'économie et l'importance du bien familial

Cette race plus jeunes et qui se pique d'abolir le prolétariat, en permettant à tous d'accéder aux salaires élevés et aux satisfactions du confort, peut très bien aider nos classes ouvrières à s'acheminer vers cette société nouvelle que tous les voeux réclament pour les lendemains de la guerre;—et les compensations d'une sociabilité qui n'est pas absente de nos classes ouvrières peuvent, d'autre part, faire comprendre à nos amis d'Amérique que l'ouvrier français se libérait par sa souplesse d'esprit et par une sorte de gentilhommerie familière, des apparentes entraves de la caste et de la classe.

Les braves gens de chez nous apprendront peut-être, dans le voisinage des soldats américains, qu'on ne déroge pas à mettre de l'eau dans son vin;— les boys des stricts Etats tempérants verront qu'à mettre du vin dans son eau l'on n'est pas nécessairement en danger de perdition.

Nos journaux, de si peu de corps, mais si ordonés dans la substance qu'ils présentent, apprendront peut-être à organiser plus librement leur contact avec la vie économique; — le riche fouillis des quotidiens américains s'ordonnera peut-être selon des formes qui nous paraissent plus rationnelles que la présentation pêle-mêle des nouvelles du jour.

Notre éducation rationaliste peut s'assouplir dans le voisinage de l'heureux empirisme américain. Pays inventeur du sytsme décimal, terre d'élection des raisonnements qui partent des principes, la France peut aider les Etats-Unis à ramener sur le terrain de la déduction les entreprises de leur esprit.

Et ainsi du reste, comme dans ces alliances heureuses où deux êtres se complètement sans se porter ombrage, les éléments de l'une et l'autre civilisation ont chance de s'accorder et de s'entr'aider pour une évolution vers des fins pareilles. L'Océan, lac franco-américain, Brest tnedant la main à New-York, et la chaine ininterrompue des bateaux qui amènent aujourd'hui le renfort américain, continueront, la guerre finie, un échange pacifique de bonnes volontés et une entr'aide national qui dépasse dans l'histoire des deux pays cette tragique collaboration guerrière.

N'est-ce pas tout cela que nous avons lu dans le cieu de Paris, hier, jour du 4 juillet, quand flottaient nos drapeaux étroitement mariés? N'est-ce pas cela encore que signifieront, de l'autre côté de l'Océan, les tricolores associées pour le 14 Juillet? Les destinées du génie français, même dans l'ordre économique. ne veulent pas s'accomplir selon le plan allemand. Notre mutilation de 1871, le sens de la justice, le tact instructif de notre nation s'opposaient également à une coopération avec la Germanie. Coopération? Nous eussions été des esclaves. A l'épreuve, le peuple français a senti que chez l'Américain une activité pratique (d'ailleurs supérieure à celle de l'Allemand) s'accompagnait d'une autre sensibilité, d'une entente autrement digne des réalités humaines. Son choix est fait. Nous sommes prêts à collaborer.

C'est le sens de ces mots d'une petite Française dont les Américains se plaisent à citer le cahier d'école: "Une petite rivière, l'Yser, disait-elle, est infiniment plus large, elle qu'un oiseau franchit d'un coup d'aile, que l'Océan dont la mouette met des jours à traverser les espaces."

Devonshire.



[L.S.]

CANADA.

PROCLAMATION

GEORGE CINQ, par la Grâce de Dieu, Roi du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande et des possessions britanniques au delà des mers, Défenseur de la Foi, Empereur des Indes.

A tous ceux à qui les présentes parviendront ou qu'icelles pourront de quelque manière concerner,—SALUT:

PROCLAMATION d'amnistie conditionnelle concernant ceux des hommes de la classe I sous l'empire de la *Loi concernant le Service Militaire, 1917*, qui ont désobéi à notre Proclamation du 13 octobre 1917, ou aux ordres de se rapporter pour le service, ou qui sont déserteurs ou absents sans permis de la Force expéditionnaire canadienne:

E. L. NEWCOMBE, Sous-ministre de la Justice, Canada.

ATTENDU qu'un nombre considérable d'hommes de la classe I sous l'empire de la Loi concernant le Service Militaire, 1917, appelés au service actif dans la Force expéditionnaire canadienne pour la défense du Canada par Notre proclamation du 13 octobre 1917,—bien qu'ils soient par là devenus légalement enrôlés dans le service militaire canadien,—

Ont fait défaut de se rapporter pour le service, suivant qu'ils en étaient légalement requis sous l'empire de la dite Loi concernant le Service Militaire et des règlements promulgués en conséquence, y compris Notre Arrêté-en-conseil en date du 20 avril dernier,—

Ou ont déserté,

Ou se sont absentés sans permis de Notre Force expéditionnaire canadienne;

Et Attendu qu'il est représenté que la situation grave et regrettable dans laquelle ces hommes se trouvent, est due, dans bien des cas, au fait que, nonobstant l'information et l'injonction fournies par Notre dite proclamation, ils ont mal compris leur devoir ou leur obligation, ou ont été induits en erreur par les conseils de gens mal inspirés, déloyaux ou séditieux;

Et Attendu que Nous désirons, dans la mesure possible, éviter l'infliction des lourdes pénalités édictées par la loi pour la punition des offenses graves dont ces soldats se sont rendus coupables,—et leur fournir l'occasion, dans une période de temps limitée, de se rapporter et mettre leurs services à la disposition de la Force expéditionnaire canadienne,—comme ils sont légalement tenus de le faire et comme cela est nécessaire à la défense de la Puissance du Canada,

SACHEZ MAINTENANT que dans l'exercice de Nos pouvoirs, et de notre bon vouloir et plaisir, nous proclamons, déclarons, publions et portons à la connaissance de tous, **QUE LES PÉNALITÉS ÉDICTÉES PAR LA LOI NE SERONT PAS IMPOSÉES OU EXIGÉES** au sujet des hommes appartenant à la classe I sous l'empire de la Loi concernant le Service Militaire, 1917, qui ont désobéi à Notre proclamation susdite, ou qui, ayant reçu avis de Nos registraires ou députés-registraires de se rapporter à une date passée, ont manqué de se rapporter ainsi; ou qui, s'étant rapportés et ayant obtenu un congé, ont manqué de se rapporter à l'expiration de leur congé, ou qui ont déserté de Notre Force expéditionnaire, **POURVU QUE CEUX CONCERNÉS SE RAPPORTENT POUR LE SERVICE LE OU AVANT LE 24 AOUT 1918.**

Et NOUS AVERTISSONS STRICTEMENT TOUS LES HOMMES AINSI CONCERNÉS ET LEUR SIGNIFIONS SOLENNELLEMENT, ainsi qu'à ceux qui emploient, reçoivent, cachent ou assistent ceux-là dans leur désobéissance, que s'ils persistent dans leur défaut de se rapporter, dans leur absence ou dans leur désertion jusqu'à l'expiration de la date en dernier lieu mentionnée, ils seront poursuivis et punis avec toutes les rigueurs et la sévérité de la loi, **ET DEVIENDRONT PASSIBLES DU JUGEMENT DE NOS COURS MARTIALES QUI SERONT ASSEMBLÉES POUR JUGER CES CAS,** ou de tous autres tribunaux compétents; et aussi que ceux qui emploient, reçoivent, cachent ou assistent ces hommes, deviendront eux-mêmes strictement soumis aux mêmes pénalités que les coupables principaux et sujets aux mêmes punitions, pénalités, forfaitures que la loi met à la disposition des autorités pour la punition desdites offenses.

POURVU que rien de ce qui est contenu dans Notre présente proclamation ne soit interprété comme diminuant l'obligation dans laquelle se trouvent ces hommes de se rapporter au service le plus tôt possible, ou comme leur accordant l'immunité contre l'arrestation ou la détention qui pourrait être effectuée dans l'intervalle dans le but de les forcer à l'exercice du service militaire; Notre intention étant seulement de ne pas prononcer ou de remettre les pénalités encourues jusqu'à présent pour défaut de se rapporter, pour absence sans permis ou pour désertion, dont seraient passibles les hommes décrits plus haut, qui le ou avant le 24 août prochain seront rentrés dans l'exercice des devoirs militaires auxquels ils sont astreints.

De tout ce qui précède Nos féaux sujets et tous ceux que les présentes peuvent concerner, sont par les présentes requis de prendre connaissance, d'obéir strictement et se conformer à Nos présents commandements, directions et exigences, et d'agir en conséquence.

EN FOI DE QUOI, Nous avons fait émettre Nos présentes Lettres Patentes et à icelles fait apposer le Grand Sceau du Canada. Témoin: Notre très fidèle et très aimé cousin et conseiller Victor-Christian-William, duc de Devonshire, marquis d'Hartington, comte de Devonshire, comte de Burlington, baron Cavendish de Hardwicke, baron Cavendish de Keighley, chevalier de Notre très noble Ordre de la Jarretière; membre de Notre très honorable Conseil privé; chevalier grand-croix de Notre Ordre très distingué de Saint-Michel et de Saint-Georges; chevalier grand-croix de Notre Ordre royal Victoria, Gouverneur général et Commandant en chef de Notre Dominion du Canada.

A Notre Hôtel du Gouvernement, en Notre CITÉ d'OTTAWA, ce PREMIER jour d'AOUT, en l'année de Notre-Seigneur mil neuf cent dix huit, et de Notre règne la neuvième.

Par ordre,

Thomas Mulvey

Sous-secrétaire d'État.